

## Sièges vides

### *Fauteuils d'orchestre* de Danièle Thompson

Stéphane Defoy

Volume 24, Number 4, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60792ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Sièges vides / *Fauteuils d'orchestre* de Danièle Thompson]. *Ciné-Bulles*, 24(4), 52–53.



Fauteuils d'orchestre

cela suppose. Et pour contrecarrer la dominance du texte, de longs travellings sur les vitrines éclairées et les rues désertes accompagnent les déambulations d'Edmond dans la jungle urbaine. Ces parenthèses visuelles rendent bien l'atmosphère glauque et solitaire d'une ville la nuit. Le passage du théâtre au cinéma se fait sans heurts, appuyé surtout par la solide interprétation de William H. Macy, qui crève l'écran en homme ordinaire métamorphosé en tueur impassible.

Des scènes de violence à la limite du genre *gore* font cependant figure d'anomalie dans un traitement plutôt conventionnel. Le réalisateur Stuart Gordon, considéré comme un maître de l'horreur, montre avec insistance les plaies béantes et n'hésite pas à faire gicler le sang. Déformation professionnelle ou choix esthétique longuement mûri, cet excès donne cependant aux scènes violentes des accents presque surréalistes, soulignant le côté satirique de cette fable urbaine. Après tout, il s'agit d'une comédie...

Au bout de sa quête, Edmond est bel et bien un nouvel homme. Que ce personnage initialement homophobe et raciste finisse dans les bras d'un Noir, il n'en faut pas davantage pour se laisser convaincre de sa transformation. Or, la quête de liberté d'Edmond semble toutefois le mener dans un cul-de-sac : il a beau avoir repoussé ses propres limites, chassé ses préjugés et s'être éveillé à la vie, c'est tout de même en prison qu'il terminera ses jours. En cela, la rédemption d'Edmond, qui quitte une prison pour en trouver une autre, laisse perplexe. Doit-on en conclure que le chemin vers la tolérance est forcément semé d'embûches? ■

#### Edmond

35 mm / coul. / 83 min / 2005 / fict. / États-Unis

Réal. : Stuart Gordon  
Scén. : David Mamet, d'après sa pièce  
Image : Denis Maloney  
Mus. : Bobby Johnston  
Mont. : Andy Horvitch  
Prod. : Stuart Gordon  
Dist. : Vivafilm  
Int. : William H. Macy, Julia Stiles, Joe Mantegna

#### Fauteuils d'orchestre de Danièle Thompson

### Sièges vides

STÉPHANE DEFOY

**F**auteuils d'orchestre s'ouvre sur une déclaration (répétée à plusieurs reprises) d'une septuagénaire conversant avec Jessica, sa petite fille : « Je n'avais pas les moyens de vivre dans le luxe, alors j'ai décidé d'y travailler comme femme de ménage et ensuite comme dame pipi. » Il faut donc s'attendre à une autre déclinaison de « la vie des gens riches et célèbres ». En plein dans le mille : action délimitée rue Montaigne à Paris, quartier mondain et friqué où la culture (salles de spectacles, concerts, etc.) s'expose avec éclat et magnificence. Par l'intermédiaire de Jessica, une innocente petite

provinciale fraîchement débarquée à Paris, le spectateur fait la connaissance d'une faune bourgeoise et bigarrée au cœur de ce secteur fastueux alignant palaces, hôtels de luxe et restaurants branchés.

Chaque personnage vient faire son tour de piste au bistro du coin où la jeune femme a décroché un emploi. Pianiste rêvant de se libérer de ses costumes pour jouer au chevet d'enfants malades, comédienne croulant sous la popularité grâce à ses rôles à la télé mais ne pensant qu'au cinéma d'auteur, mécène se débarrassant d'œuvres d'art qu'il a mis une vie à amasser, gardienne de théâtre forcée à la retraite, chacun vient confesser ses petites misères à une oreille attentive. **Fauteuils d'orchestre**, c'est la rencontre pas toujours réussie du modeste et du *glamour*, celle des vedettes malheureuses enviant du haut de leur célébrité le petit peuple. La réalisatrice Danièle Thompson (**La Bûche, Décalage horaire**) étale sa grosse morale sirupeuse à travers un discours plutôt agaçant : voyez, nous les artistes, comme nous sommes accablés par nos tracas et notre mal-être, car la reconnaissance absolue de même que tout l'argent du monde ne nous procurent pas plus de satisfactions. Les multiples rencontres issues du hasard de la vie ne sont pas sans rappeler le cinéma populaire de Claude Lelouch. Ainsi, les protagonistes s'entrecroisent et s'entrechoquent dans un film choral s'aventurant dans les coulisses, là où l'artiste se montre sous son vrai jour.

Les dialogues, concoctés par la réalisatrice et son fils Christopher Thompson, aux accents superficiels, se concluent souvent par des aphorismes comme : « Il faut oser être soi-même » ou « Le temps qui passe n'est autre chose que le temps qui reste. » Ce bavardage forcé traverse tout le film, ayant pour effet de voir défiler les séquences à une vitesse folle. Dès la dernière parole émise en fin de scène, on entre

déjà dans le segment suivant sans même avoir le temps d'absorber l'information. De plus, les croisements entre les protagonistes se multiplient et finissent par irriter tant les liens entre chacun sont préfabriqués. Bien sûr, la réalisatrice souhaite offrir du rêve enrobé dans un emballage jet-set, mais sa proposition de pacotille ne surpasse jamais le divertissement de variétés. Du côté de l'interprétation, Cécile de France (**Les Poupées russes**) force le trait de la petite débrouillarde naïve et émerveillée tandis qu'Albert Dupontel (**Un long dimanche de fiançailles**) est peu crédible en pianiste virtuose rêvant de retrouver l'anonymat.

Enfin, Thompson boucle sa proposition avec une finale convenue où chacun trouve son compte dans la réconciliation ou dans de nouvelles liaisons amoureuses. Il faut retenir toutefois la performance de Valérie Lemercier (**Palais royal!**), hilarante en comédienne chiant et dépressive qui fait tout un plat pour la moindre contrariété. La scène du dîner en compagnie d'un réalisateur américain (Sydney Pollack dans le rôle d'un célèbre cinéaste!) alors qu'elle tente de le convaincre qu'elle serait parfaite en Simone de Beauvoir dans son futur film représente un numéro en soi, dans une forme de délire complètement surréaliste. Mais comme le dit le vieil adage : « Une scène ne fait pas un film. » ■

#### Fauteuils d'orchestre

35 mm / coul. / 106 min / 2006 / fict. / France

Réal. : Danièle Thompson  
Scén. : Danièle Thompson et Christopher Thompson  
Image : Denis Bergonhe  
Mus. : Nicola Piovani  
Mont. : Sylvie Landra  
Prod. : Thelma Films  
Dist. : Les Films Séville  
Int. : Valérie Lemercier, Cécile de France, Albert Dupontel, Christopher Thompson

Lemming  
de Dominik Moll

## Petit malaise deviendra grand

NICOLAS GENDRON

**A**lors qu'il œuvre à mettre au point une webcam volante, l'ingénieur Alain Getty (Laurent Lucas) invite son patron Richard Pollock (André Dussollier) à partager un repas. Histoire de lui présenter son « couple modèle » et de l'introduire dans sa « maison merdique ». Ce n'est pas lui qui le dit, c'est Alice (Charlotte Rampling), l'épouse prostrée de son supérieur. Sa femme Bénédicte (Charlotte Gainsbourg), elle, ne se laisse pas démonter. Tout près d'eux, coincé dans les tuyaux d'un évier, un lemming symbolise à lui seul que petit malaise deviendra grand.

D'aucuns crieraient à la recette (réchauffée) pour moins que cela. C'est que **Lemming** emprunte plusieurs de ses éléments narratifs et structurels à **Harry, un ami qui vous veut du bien**, le film qui avait révélé avec fracas le talent de Dominik Moll. Au centre du dérapage en règle qui tient lieu de récit, deux couples, l'un harmonieux, l'autre au bord de l'éclatement, sont réunis pour un dîner bien arrosé (au sens propre ou au sens figuré), davantage en qualité de connaissances que d'amis. Sans avertissement, un trouble-fête en profite pour régler ses comptes en public, gênant du même coup le reste de la tablée. Les duos se font et se défont ensuite au gré des collisions, qu'elles soient d'ordre affectif ou psychologique. L'atmosphère s'épaissit et les mystères s'accumulent sur fond d'élucubrations nocturnes. En vrac, d'autres points communs aux deux œuvres surgissent d'eux-mêmes : des dominants mués en dominés, des voitures dans la nuit, une demeure campagnarde pour flanquer la frousse, l'apport évident d'une musique